DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 421. 15 Juillet 1914 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

L'Hypothèse dans les Sciences Psychiques

I

L'hypothèse, ainsi que l'a définitivement établi Claude Bernard, est le grand pivot de la méthode expérimentale. Toute expérimentation véritable est suscitée et dirigée par une hypothèse qu'elle a pour but de vérifier ; et d'autre part l'hypothèse n'est pleinement légitime dans les sciences de la nature que si elle sert avant tout à susciter et diriger l'expérimentation. Telle est la conception moderne de la méthode expérimentale sensiblement différente de celle que Bacon et même Stuart Mill avaient précédemment élaborée.

Nous avons fait voir dans un de nos précédents articles (1) que l'application de cette méthode n'était pas possible du moins jusqu'à nouvel ordre dans toutes les branches des sciences psychiques, attendu qu'elle exige comme condition générale la possibilité pour le savant d'intervenir activement dans la production des phénomènes qu'il étudie, soit afin de les faire naître, soit afin de les modifier dans leurs diverses circonstances au point de vue de la quantité comme à celui de la qualité. Or cette condition n'est pas actuellement remplie par plusieurs ordres de recherches psychiques où le savant est réduit aux seules ressources de l'observation et souvent même de l'observation indirecte.

Voyons toutefois, là où cette condition existe, comment nous devons comprendre l'enchaînement des opérations de la méthode expérimentale dans les sciences psychiques et, en particulier, la place et le rôle qu'il convient d'y assigner à l'hypothèse.

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* du 1er juin 1914.

II

Nous venons d'être témoins d'un fait qui nous a surpris ou tout au moins intéresssés : par exemple, nous avons vu une personne appliquer ses mains pendant quelques instants sur les omoplates d'une autre personne puis les retirer lentement, et cette dernière a paru attirée en arrière avec une force plus ou moins grande. C'est là une *observation* que nous avons pu répéter un certain nombre de fois, dont nous avons essayé d'apercevoir les différentes particularités aussi exactement et complètement que possible, dont nous avons fait par écrit une ample et fidèle description. Nous aurions beau multiplier à l'infini des observations de ce genre : nous ne dépasserions pas, ce faisant, les limites du pur empirisme. L'idée nous vient de rechercher si nous ne serions pas personnellement capables de reproduire le phénomène : nous appliquons nous aussi nos mains sur les omoplates d'une personne et nous constatons que cette application détermine une sorte d'attraction.

A la rigueur, ceci pourrait s'appeler une expérience, mais cette expérience a, au fond, la même signification et la même valeur qu'une observation, c'est ce qu'on pourrait appeler, comme nous l'avons déjà fait, *une observation provoquée*. Elle n'en a pas moins une très grande importance car c'est elle qui va rendre possible l'application de la méthode expérimentale à l'étude de ce phénomène : c'est elle qui amorce pour ainsi dire l'expérimentation proprement dite.

Que faut-il pour que de ce premier stade, qui n'est encore que le stade de l'observation, nous passions au second et entrions effectivement sur

le terrain de la méthode expérimentale ? Il faut d'abord qu'une *question* se pose dans notre esprit et ensuite que nous imaginions une *réponse* à cette question. Qu'une personne en attire ou paraisse en attirer une autre par l'imposition des mains sur les omoplates : c'est là un fait que nous avons constaté, bien mieux, que nous avons provoqué nous-mêmes ; mais ce fait reste stérile, au point de vue de la recherche scientifique et expérimentale, s'il ne se change pas pour nous en *problème* : comment ce fait est-il possible? De quelles conditions dépend-il? Par quel mécanisme est-il produit ?

A son tour, ce problème doit nous suggérer une *solution* possible, et c'est justement cette solution possible qui est l'hypothèse expérimentale. Par exemple, nous pouvons supposer que l'attraction réelle ou apparente est produite par la *fatigue* de la station plus ou moins prolongée de la personne qui s'appuie sur les mains de l'opérateur ; ou bien encore par la *perte de l'équilibre* que le retrait des mains détermine, ou par la *suggestion* involontaire qui résulte des conditions mêmes de l'expérience, ou par une *action effective*, de nature encore inconnue, mais vraisemblablement radiante, que les mains auraient la propriété de dégager, etc., etc. Si nous restons incertains à comparer ces hypothèses entre elles, à énumérer, à évaluer les vraisemblances et les invraisemblances de chacune d'elles, ou encore si en choisissant une à l'exclusion de toutes les autres, nous nous attachons par le seul raisonnement, en la construisant et la compliquant de plus en plus d'hypothèses additionnelles, à démontrer qu'elle est la seule solution possible du problème, nous tournerons le dos, ce faisant, à la véritable méthode expérimentale, et nous n'arriverons à aucun résultat positif.

Comment donc nous faudra-t-il procéder? Tout d'abord nous devons évidemment, entre les diverses solutions ou hypothèses possibles, en choisir une, au moins provisoirement, et celle-ci une fois choisie, en tirer, par raisonnement déductif, des conséquences que nous puissions ensuite soumettre au contrôle de l'expérience. Cette phase, d'une importance capitale, est celle que Claude Bernard appelait le *raisonnement expérimental*. C'est à ce moment-là que l'esprit institue en pensée le *plan* des expériences futures : si le phénomène dépend de telles conditions supposées, il suffira de supprimer ces conditions pour que le phénomène cesse de se produire, ou au contraire, il suffira de les réaliser, à l'exclusion de toutes autres circonstances habituellement présentes pour que le phénomène se produise, ou il suffira de les modifier dans tel ou tel sens pour que le phénomène se trouve modifié dans le sens correspondant. Le savant peut ainsi, à l'avance, jeter sur le papier le scénario des combinaisons qu'il essaiera ensuite de réaliser une à une et qui, selon le dénouement qu'elles amèneront, confirmeront ou infirmeront l'hypothèse mise à l'épreuve. Il y a là tout un travail intellectuel, où l'imagination a autant et parfois plus de part que le raisonnement proprement dit, comme c'est d'ailleurs aussi le cas en mathématiques, où la solution des problèmes est souvent affaire d'ingéniosité imaginative autant et plus que de rigueur déductive.

Cette ingéniosité, cette sagacité du savant se manifeste avant tout dans le choix, entre un plus ou moins grand nombre d'hypothèses possibles, de celle qui le conduira par le chemin le plus direct et le plus sûr, à quelque importante et décisive découverte. Elle est, dit Claude Bernard, « un sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie de chacun. » On pourrait la comparer à une sorte de flair : c'est une intuition qui fait deviner, entre une multitude d'autres, la voie dans laquelle il faut engager les recherches pour s'avancer dans la direction du but.

Ainsi dans, l'exemple que nous citions tout à l'heure un chercheur averti ne s'attardera guère à envisager les hypothèses de la fatigue ou de la perte d'équilibre : il portera tout de suite son attention sur celles de la suggestion ou de l'action magnétoïde, et tout son effort tendra à décider, par une série d'expériences appropriées, laquelle des deux s'accoude, à l'exclusion de l'autre, avec toutes les particularités du fait.

III

Il n'y a pas, selon Claude Bernard, de règles à donner pour faire naître dans le cerveau, à pro-

pos d'une observation donnée, une idée juste et féconde qui soit pour l'expérimentateur une sorte d'anticipation intuitive de l'esprit vers une recherche heureuse. L'idée une fois émise, on peut seulement dire comment il faut la soumettre à des préceptes définis et à des règles logiques précises. Mais son apparition a été toute spontanée et sa nature tout individuelle. »

Toutefois, s'il n'est pas possible de prévoir, en quelque sorte nominativement, le détail des hypothèses que fera surgir dans l'esprit du savant l'observation de tel ou tel fait particulier, il nous paraît possible, du moins dans le domaine des recherches psychiques, de déterminer dans une certaine mesure les cadres dans lesquels viendront se ranger ces hypothèses, et par suite la connaissance préalable de ces cadres pourra elle-même servir à orienter le chercheur à travers le labyrinthe des phénomènes. Ils constituent en effet des hypothèses générales implicitement contenues dans les hypothèses particulières que nous avions seules envisagées jusqu'ici : ce sont, pourrait-on dire les formules abstraites et schématiques auxquelles ces dernières peuvent se réduire et qui se retrouvent entre elles, mais habillées de circonstances concrètes qui les compliquent et les diversifient.

Nous ne considérons ici ces hypothèses générales que dans leur rapport avec la méthode expérimentale, mais il est certain qu'elles ont été et sont encore considérées par beaucoup à un tout autre point de vue comme des théories subsistant et valant par elles-mêmes, sans relation nécessaire avec la méthode expérimentale, à titre d'*explications* permettant de coordonner rationnellement tout un ensemble de phénomènes qui resterait sans cela énigme incompréhensible pour l'esprit humain. Est-il besoin de répéter encore une fois qu'un tel point de vue, admissible quand il s'agit de sciences relativement très avancées dans la connaissance expérimentale des faits qu'elles étudient, nous paraît absolument intenable dans un ordre de recherches aussi imparfait, aussi rudimentaire que celui qui a pour objet les phénomènes parapsychiques ? Des théories de ce genre ne peuvent trouver place qu'au point d'arrivée d'investigations patiemment et fructueusement conduites ; et c'est à peine si nous avons quitté le point de départ. Gardons-nous donc de vouloir théoriser, et ne prenons ces hypothèses générales que pour ce qu'elles sont : de simples instruments de travail à employer dans le champ de l'expérimentation, sans utilité et sans valeur, si on prétend en faire un autre emploi.

IV

Il ne sera pas sans intérêt de passer en revue ces différentes hypothèses, car ce sont elles qu'on rencontre à chaque pas aussitôt qu'on entre dans le domaine des sciences psychiques et il est relativement facile de reconnaître chacune d'elles sous les modifications que lui impose la diversité des applications dont elle est susceptible.

Le plus souvent ces hypothèses consistant dans *une extension* à des faits nouveaux d'une loi ou proposition générale dont la vérité a déjà été reconnue pour d'autres faits. Soit par exemple les hypothèses de l'*illusion* et de la *simulation* qui sont fréquemment invoquées par nombre de savants pour écarter les phénomènes les plus merveilleux, les plus invraisemblables dont on trouve cependant les récits nombreux et circonstanciés dans la littérature des magnétiseurs, occultistes et spirites. Que dans tels ou tels cas qu'on peut citer, il y ait eu illusion ou simulation, cela n'est pas une hypothèse, mais un fait dont on a déjà la preuve ; mais que dans d'autres cas, que dans tous les cas, il n'y ait également qu'illusion ou simulation, c'est ce qu'on ne peut affirmer sans faire par cela même une hypothèse ; et c'est justement cette hypothèse dont il convient de faire la preuve, non par un raisonnement de pure logique mais, si possible, par une vérification expérimentale.

De même la *suggestion*, la *cryptopsychie*, et même, quoique moins sûrement, la *transmission de pensée* (ce qu'on nomme vulgairement la *suggestion mentale*) ne sont pas, prises en elles-mêmes, des hypothèses : ce sont des faits, en ce sens qu'il est établi d'une façon certaine que dans tels et tels cas définis, la suggestion, la cryptopsychie, la transmission de pensée existent réellement ; mais elles deviennent des hypothèses, lorsqu'on suppose leur intervention dans d'autres cas où leur existence n'est nullement manifeste et

où on peut seulement croire qu'elle est possible.

D'autres fois, l'hypothèse consiste à *introduire* une loi ou proposition générale nouvelle, dont la vérité est entièrement problématique, mais qui est plus ou moins analogue à quelque loi ou proposition générale dont la vérité est incontestablement reconnue dans un autre ordre de connaissances. Ainsi nous savons en physique que l'aimant attire le fer; mais nous n'avons aucune preuve en physiologie qu'un organisme humain puisse exercer de même une action attractive sur un autre organisme. Si donc, pour expliquer le signe de Moutin, nous supposons une action magnétique émanant de l'opérateur et influant sur le système nerveux du sujet, il y aura là une hypothèse portant non pas seulement sur l'existence d'une loi déjà connue, mais sur l'introduction d'une loi encore inconnue.

Pareillement nous savons que l'intelligence et la volonté humaines produisent par l'intermédiaire des organes humains certains effets directement observables ; mais nous n'avons aucune preuve que ces mêmes effets puissent être produits par d'autres intelligences et d'autres volontés sans organes ou par l'intermédiaire d'autres organes. Supposer qu'il en est ainsi dans certains cas, c'est encore introduire une loi nouvelle, et non simplement étendre à des cas nouveaux une loi ancienne.

On peut donc, ce semble, distinguer, dans l'ordre des recherches qui nous occupe, deux catégories d'hypothèses que nous demanderons la permission de nommer, les unes hypothèses *inductives*, puisqu'elles consistent en somme à induire hypothétiquement de certains faits à d'autres faits qui paraissent être de la même espèce, les autres hypothèses *analogiques*, puisqu'elles consistent à appliquer par analogie à une certaine espèce de faits une loi semblable à celle qui régit une autre espèce de faits.

Si l'on se place au point de vue de la stricte logique, on doit évidemment préférer les hypothèses inductives aux hypothèses par analogie. Il n'est permis, disait volontiers un logicien, de recourir à ces dernières que lorsqu'il est absolument impossible de faire cadrer les faits avec les premières, et sans doute l'expérimentateur aurait tort de ne pas tenir compte de cette indication du logicien : mais au point de vue de la méthode expérimentale, qui est forcément le sien, la *fécondité* des hypothèses est une qualité autrement précieuse que leur *vraisemblance*. La *découverte* de nouveaux faits et de nouveaux rapports importe en effet à ses yeux infiniment plus que l'*explication* des faits et des rapports déjà connus. Or il n'est pas douteux que les hypothèses analogiques qui permettent d'ouvrir de nouveaux chapitres dans le livre de la nature sont à ce point de vue — et toutes choses égales d'ailleurs — plus favorables à l'élargissement de la science que les hypothèses inductives qui permettent simplement d'ajouter de nouveaux alinéas, de nouveaux « item » aux chapitres déjà ouverts.

V

Or parmi les hypothèses que nous avons précédemment énumérées, il en est qui nous paraissent répondre plutôt à des préoccupations purement logiques et se prêtent malaisément à des applications suivies de la méthode expérimentale. Relativement à cette méthode, elles sont, pourrait-on dire, les hypothèses restrictives et négatives, et telles sont, par exemple celles qui rapportent tous les phénomènes parapsychiques soit à l'*illusion* soit à la *simulation*. Certes, l'expérimentateur doit toujours avoir présente à l'esprit la possibilité de l'une et de l'autre de ces hypothèses, mais c'est, en quelque sorte, pour les *exclure* après contrôle, car c'est, seulement après cette exclusion qu'il pourra effectivement expérimenter sous la direction d'hypothèses positives. S'il entreprenait ses recherches avec le parti-pris de réduire systématiquement à l'illusion ou à la simulation tous les faits qu'il étudiera, il se fermerait lui-même la voie de l'expérimentation. Une telle disposition d'esprit n'équivaudrait-elle pas en effet à déclarer que les phénomènes parapsychiques étant tous illusoires et simulées, ces prétendus phénomènes en réalité n'existent pas et qu'il est par conséquent inutile et même impossible d'en faire l'objet d'une investigation scientifique ?

Ceci nous paraît évident pour l'hypotèse de l'illusion. En ce qui concerne l'hypothèse de la

simulation, l'expérimentateur pourraît, il est vrai, se proposer de voir s'il n'est pas possible de simuler expérimentalement les différents phénomènes hypnoïdes,magnétoïdes,spiritoïdes, etc, rapportés par d'autres observateurs ou expérimentateurs comme authentiques ; et il y a là certainement toute une série de tentatives qui vaudraient la peine d'être faites, surtout pour arriver à déterminer avec précision quels sont, dans l'ensemble de ces phénomènes, ceux qui peuvent être simulés et ceux qui ne le peuvent pas, et aussi dans quelles conditions et jusqu'à quel point cette simulation est possible, quand elle l'est en effet. Il est certain, par exemple,que la plupart des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion peuvent être simulés avec la plus grande facilité quoiqu'il existe peut-être des moyens — dont il serait intéressant de faire une étude spéciale — pour distinguer ici le « strass » du « diamant ». Mais les conclusions qu'on pourrait tirer de ce travail, même en les supposant favorables à l'hypothèse, ne feraient guère avancer la question ; car de ce qu'un certain phénomène peut être simulé, il n'ensuit point qu'il ne puisse également exister d'autre part sous une forme authentique.

Du reste les partisans des hypothèses de l'illusion et de la simulation s'abstiennent ordinairement de se placer sur le terrain expérimental et se contentent de raisonner dans l'abstrait et *à priori* : ils traitent le problème non en *expérimentateurs* mais en *dialecticiens*. Leur argumentation consiste à montrer, par l'analyse d'un certain nombre de cas rapportés par d'autres observateurs, que l'on a pu dans tous les cas, soit avec une complète certitude, soit avec une probabilité plus ou moins grande, établir la présence de l'illusion, ou de la fraude et à en inférer, sans plus ample informé, que si on pouvait analyser de même tous les autres cas du même genre, et notamment tel ou tel actuellement mis en discussion, on arriverait infailliblement à un résultat identique. Grâce à ce *raisonnement-cliché*, on se trouve débarrassé une fois pour toutes de la gênante obligation d'examiner les énigmes proposées par les phénomènes parapsychiques à l'attention des savants. Il suffit de cette « simple question préalable » pour mettre en bloc tous ces phénomènes à la porte de la science. Mais ceux qui emploient ce commode artifice de procédure devraient bien se rendre compte qu'il n'a rien à voir avec la méthode expérimentale dont beaucoup d'entre eux se réclament pourtant avec une insistance emphatique.

E. BOIRAC.

LES FAITS DU JOUR

Autour de l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand Les prédictions de Mme de Thèbes

Notre collaborateur Henry Decharbogne, dans un des derniers numéros de l'*Echo du Merveilleux*, avait appelé l'attention de nos lecteurs sur le fait que Mme de Thèbes avait prédit le meurtre de Gaston Calmette par Mme Caillaux. Mais voici qui est plus fort. L'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche, vient d'être assassiné à Sarajevo (Bosnie), en même temps que sa femme, dans les tristes circonstances que l'on sait. Or, dans le dernier almanach de Mme de Thèbes, on lit sur cet événement les prophétiques paroles suivantes : « L'Autriche, entrée avec 1913 dans une ère nouvelle, aura sa large part de déchirements. Ses peuples seront déçus par leur nouveau maître... Tel qui croit régner, ne régnera pas et un jeune homme qui ne devait pas régner, règnera. » Revenant sur cette même prédiction dans un autre passage du livre, Mme de Thèbes dit du « drame impérial » : « Il est bien près d'être accompli. Nul ne peut arrêter le destin ».

Il faut reconnaître qu'il y a là un don de divination tout à fait étonnant, si l'on considère que la prédiction rapportée d'autre part par M. Decharbogne figure dans le même recueil.

Cette prédiction a fait le tour de la presse française, et même étrangère. Mais on ne s'imaginerait jamais ce que le journal allemand *Silesia* a trouvé pour expliquer le don remarquable de Mme de Thèbes : « Dans son almanach de 1913 et de 1914, dit le journal, elle avait prédit ce drame. Sa prescience vient de ce qu'elle reçoit de tous les pays du monde des renseignements qu'elle combine ensuite. Mme de Thèbes

appartient au camp nationaliste et, par conséquent, à la clique panslaviste, qui a son centre le plus important à Paris. Ses prédictions prouvent que, dans ces milieux, on avait depuis longtemps déjà décidé la mort de l'archiduc. »

Comme tout devient clair avec l'explication du bon journal teuton. Ainsi, quand Mme de Thèbes se dispose à publier son Almanach, elle se met en rapports avec tous les groupes politiques, officiels ou officieux, apparents ou secrets des cinq parties du monde. Elle est en relations avec les terroristes qui préméditent le bouleversement de la Russie. Les agitateurs chinois lui font tenir les derniers « tuyaux », cependant que de son côté, le président lui fait part de ses projets les plus cachés. Mme de Thèbes communique avec les comitadjis bulgares, les insurgés albanais et comme Essad pacha est en Italie, il lui fournit des documents surprenants sur le sort de Guillaume de Wied, pour l'Almanach de 1915 !

Mais il y a eu d'autres prophéties sur la destinée de l'archiduc héritier. C'est ainsi qu'en Autriche, une croyance populaire veut que l'empereur François-Joseph enterre deux héritiers avant de mourir lui-même. Et la prophétie s'est réalisée : après l'archiduc Rodolphe, l'archiduc François-Ferdinand.

D'autre part, dans la *Revue internationale des Sociétés secrètes*, un anonyme publiait, le 15 septembre 1912, un article prophétique sur l'organisation redoutable de la franc-maçonnerie en Autriche. L'auteur déclarait qu'en 1895 le Parlement vota des crédits pour les fêtes jubilaires du vieil empereur et que deux députés s'écrièrent : « Ces fêtes n'auront pas lieu ! on saura les en empêcher. » Et, en effet, les fêtes furent assombries par l'assassinat. Il ajoutait ces mots : « On s'expliquera quelque jour cette phrase prononcée par un haut dignitaire franc-maçon de Suisse sur l'archiduc héritier d'Autriche. « Il est bien. Dommage qu'il soit condamné ! Il mourra sur les marches du trône... » Nous soumettons ces troublantes paroles à la perspicacité du journal allemand *Silesia*.

Dans toutes les histoires tragiques qui furent comme les étapes douloureuses du chemin de la croix du vieil empereur François-Joseph, on a toujours vu, dit aussi la légende, un corbeau apparaître comme l'oiseau de mauvais augure. Avant son départ pour le Mexique, l'ex-empereur Maximilien, frère de François-Joseph, se promenait dans le parc de son château de Miramar. Un corbeau ne cessa de le suivre pendant toute la promenade. Peu de temps après, Maximilien était fusillé à Queratero et sa femme devenait folle. Le 31 janvier 1889, tandis qu'une voiture transportait à travers les bois de Meyerling le cadavre de l'archiduc Rodolphe, on remarqua le nombre inusité de corbeaux qui croassaient sur son passage. Enfin, en septembre 1898, sur les bords du doux lac Léman où l'impératrice Elisabeth promenait sa langueur et sa tristesse, tandis que l'auguste promeneuse ouvrait un livre de son poète favori Henri Heine, un corbeau s'abattit brusquement sur le page du livre. Le lendemain, elle tombait sous le poignard de Luccheni...

*

Une famille en proie aux « revenants »

Une famille entière composée de cinq personnes vivant pendant plusieurs nuits dans la terreur des « revenants », voilà un fait peu commun..

C'est à Gaugé, village situé à 10 kilomètres d'Evreux, qu'il vient de se passer. La famille Vaugeon, composée du père âgé de cinquante-trois ans, de ses trois fils Clodomir, Fernand et Marcel et de la femme de ce dernier, y occupe une ferme isolée.

Dernièrement, au beau milieu de la nuit, alors que tout le village était endormi, les habitants furent réveillés par des cris déchirants, des appels « au secours » partant de la ferme Vaugeon. Les voisins, survenus aussitôt, trouvèrent Clodomir et Marcel Vaugeon ; ils étaient dans la cour de la maison, en chemise, en proie à une terreur inexprimable. Ils expliquèrent que la maison était hantée et qu'ils étaient menacés par des spectres. Le père Vaugeon aussi surexcité et apeuré que ses fils, apparut, armé d'un fusil et s'écria :

« Nous sommes poursuivis par un revenant! Tenez... le voyez-vous ?... là !... cette forme dans le pommier ! Voilà qu'elle s'en va et se dirige vers le poulailler !

Ce disant, il épaula son arme et fit feu sur le prétendu spectre.

La contagion continuant son œuvre, la femme de Marcel Vaugeon vint faire chorus avec les autres et se mit à pousser des cris furieux.

Des gendarmes, le maire, la plupart des villageois accoururent et comme l'émotion de la famille Vaugeon ne se calmait pas, on résolut de garder la ferme pendant le reste de la nuit. Quelque temps plus tard, alors que les Vaugeon paraissaient s'être rendus à la raison, une scène analogue à la première se renouvela.

Le matin, on fit appeler un médecin qui ne put s'expliquer le phénomène, car les Vaugeon ne sont pas fous.

Les hallucinations se poursuivirent pendant plu-

sieurs nuits consécutives et à l'heure actuelle on n'a pu découvrir la cause de cette crise de démence.

Y a-t-il le un fait de suggestion collective ? A-t-on vérifié si les membres de la famille Vaugeon n'avaient pas absorbé pendant leur repas des herbes ou des aliments quelconques agissant sur le système nerveux, à la façon de la jusquiame ?
Mystère !

Mort du R. P. GAFFRE

Le R. P. Gaffre est mort ces jours derniers dans un coin tranquille du Valais Suisse, où il se plaisait à séjourner tous les ans, pour s'y reposer et méditer.

L'*Echo du Merveilleux* perd en sa personne un ami de longue date et un collaborateur précieux.

Lorsque la rédaction de notre journal, au mois de janvier dernier, s'était reconstituée sur de nouvelles bases, il nous avait promis son concours le plus actif. Hélas ! il ressentait déjà les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Se rendant à Nice, il était une première fois éprouvé par la maladie — une grave bronchite — et au mois de février, encore insuffisamment rétabli, il m'écrivait : « C'est encore des excuses et des regrets que je vous apporte. C'est la première fois que mon courage ou mieux ma santé ne confirme pas ma parole. Je me rétablis, mais lentement et je ne me sens vraiment pas capable d'écrire des articles que je voudrais intéressants ». Une rechute, contractée dans la montagne, devait avoir raison de ce fier lutteur.

Grand, fort, un visage énergique encadré d'une barbe noire, tel apparaissait le P. Gaffre. Dès l'abord, on était frappé par l'acuité et la singulière puissance de son regard. Sa conversation décelait le grand penseur, accoutumé à méditer sur les plus hauts problèmes religieux ou sociaux. Comme orateur, il était incomparable et le succès des carêmes qu'il a prêchés dans diverses églises de Paris, et surtout dans la chaire de Sainte-Clotilde, lui avaient acquis une renommée universelle.

Le R. P. Gaffre était né à Perriers (Manche). A vingt et un ans, il entra au noviciat des dominicains, en Espagne d'abord, puis en Corse à Corbara.

En 1889 (il n'a que vingt-cinq ans) il prêche son premier carême à Notre-Dame de Montréal (Canada). On connaît la ferveur chrétienne des Canadiens. Le carême de Montréal est suivi par des milliers de fidèles et pour le débutant une telle assistance ne laissait pas que d'être impressionnante. Ce début fut un triomphe.

Ses supérieurs l'envoient ensuite dans l'Amérique du Nord, à Baltimore, Boston, New-York où sa parole est acclamée. Il rentre en France, puis, en 1892, retourne en Amérique où il prononce d'importants discours à l'occasion du centenaire de la découverte de l'Amérique.

Ce sont ensuite l-s colonies françaises de Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg qui font appel à son éloquence. Quant à ses nombreuses prédications dans les églises de Paris et de province, elles sont dans le souvenir de tous.

Il y a quelques années, il avait été appelé dans l'Amérique du Sud par le clergé pour y donner une suite de conférences qui vinssent contrebalancer l'effet de celles de M. Clémenceau.

Enfin l'hiver dernier, le P. Gaffre a prêché le carême à Nice et à Monaco. Le doux climat de la Côte d'Azur ne devait pas le préserver de la maladie. Ces temps derniers il était allé demander la guérison à l'air vivifiant de la montagne. Il occupait un petit chalet à Veysonnaz-sur-Sion, village perché sur une haute cime des Alpes Valaisanes et où l'on n'accède qu'à dos de mulet. Son cercueil, après sa mort, dut être véhiculé sur une luge que vingt hommes dirigeaient sur la neige glissante.

Le R. P. Gaffre s'intéressait beaucoup aux études psychiques, mais tout en veillant scrupuleusement à ne pas sortir des limites de la saine doctrine catholique. Il avait réuni de très curieux documents sur les dessins et peintures médiumniques dont il réservait la publication à l'*Echo du Merveilleux*. Il s'était adonné tout particulièrement à l'étude du cas de Mlle Hélène Smith (pseudonyme de Mlle Muller), habitant Genève, dont l'*Echo* a parlé souvent, et il me faisait part de l'impression profonde qu'il avait ressentie, en voyant le tableau de la *Transfiguration*, dont la beauté était quasi-surnaturelle.

Ces projets, ces études, le R. P. Gaffre n'a pu les réaliser ; au regret de perdre l'ami se joint la privation d'un collaborateur infiniment précieux.

Mais le P. Gaffre n'était pas seulement grand orateur, écrivain puissant, psychiste curieux, il était aussi sculpteur de grand talent et l'*Echo du Merveilleux* a reproduit la maquette d'une Jeanne d'Arc, qu'il destinait à une place publique de Rouen.

Maintenant la mort a rendu vaines tant et d'aussi brillantes qualités.

Prions pour lui !

R. F.

Comment on devient sourcier

Nous nous contenterons d'apporter ici quelques notions pratiques sur le mode opératoire des sourciers, les conditions requises pour réussir dans cet art et la manière de s'y entraîner.

La base de toute prospection du sous-sol par un sourcier est une certaine *réaction de la matière sur le sujet*. Cette réaction est généralement inconsciente; cependant, certains sujets ont une perception nerveuse très appréciable. Tous les hommes ne sont pas aptes à la ressentir, et, avant toute chose, il faut examiner si on la possède. Un moyen pratique excellent est le suivant.

Prenez en mains une baguette, ou un pendule, de la façon qui est expliquée ci-après. Promenez-vous sur un terrain que vous ne connaîtrez pas, mais que connaîtra bien une personne qui vous accompagnera et dans l'intérieur duquel existera une source, une conduite d'eau ou une cavité quelconque dont le témoin saura d'une façon précise la place.

Si, après avoir parcouru consciencieusement pendant longtemps et à différentes reprises le terrain, aucun mouvement ne s'est produit dans la baguette ou le pendule, il est vraisemblable que vous ne serez jamais un sourcier. Il en sera de même si des mouvements se produisent au hasard, sur des points où rien n'est connu ; ces mouvements proviendront en général d'auto-suggestion.

Si, au contraire, des mouvements ont lieu toujours et sans exception sur les points — et sur ceux-là seulement — où existe certainement une source ou une conduite, ou tout autre accident connu dans le sous-sol, vous pourrez arriver, avec un peu d'entraînement, à la maîtrise dans l'art du sourcier.

Instruments. — Les sourciers ont à leur disposition deux catégories d'instruments, la baguette (fig. 1) et le pendule.

La baguette consiste en une fourche dont les extrémités libres sont tenues entre les mains.

Il semble indispensable que ses extrémités libres passent entre le pouce et l'index vers la base de ceux-ci, s'étendent sous les autres doigts repliés et ressortent de la main sous l'annulaire ou l'auriculaire (fig. 1). Les mains doivent être tenues le dos tourné vers le sol et dans un écartement tel, que la baguette soit bien tendue et *forme ressort*. Il n'est point nécessaire que les coudes touchent au corps, et l'une des positions qui donne les meilleurs résultats est précisément la position dans laquelle les bras sont totalement levés en l'air, les mains au-dessus de la tête.

La forme et la matière de la baguette ne sont point choses capitales. Elle peut consister en une fourche naturelle, coupée à un arbre quelconque, ou en deux baguettes assemblées par un lien formé d'une ficelle repliée. Une matière animale, souple sans excès, comme la baleine, peut remplir le même office. On peut également se servir d'une tige flexible, tel qu'un sarment de vigne frais, que l'on arque légèrement par rapprochement des mains. Enfin les baguettes métalliques elles-mêmes peuvent donner d'excellents résultats, et l'on a vu au Congrès de Paris en 1913 plusieurs professionnels ou amateurs s'en servir avec succès.

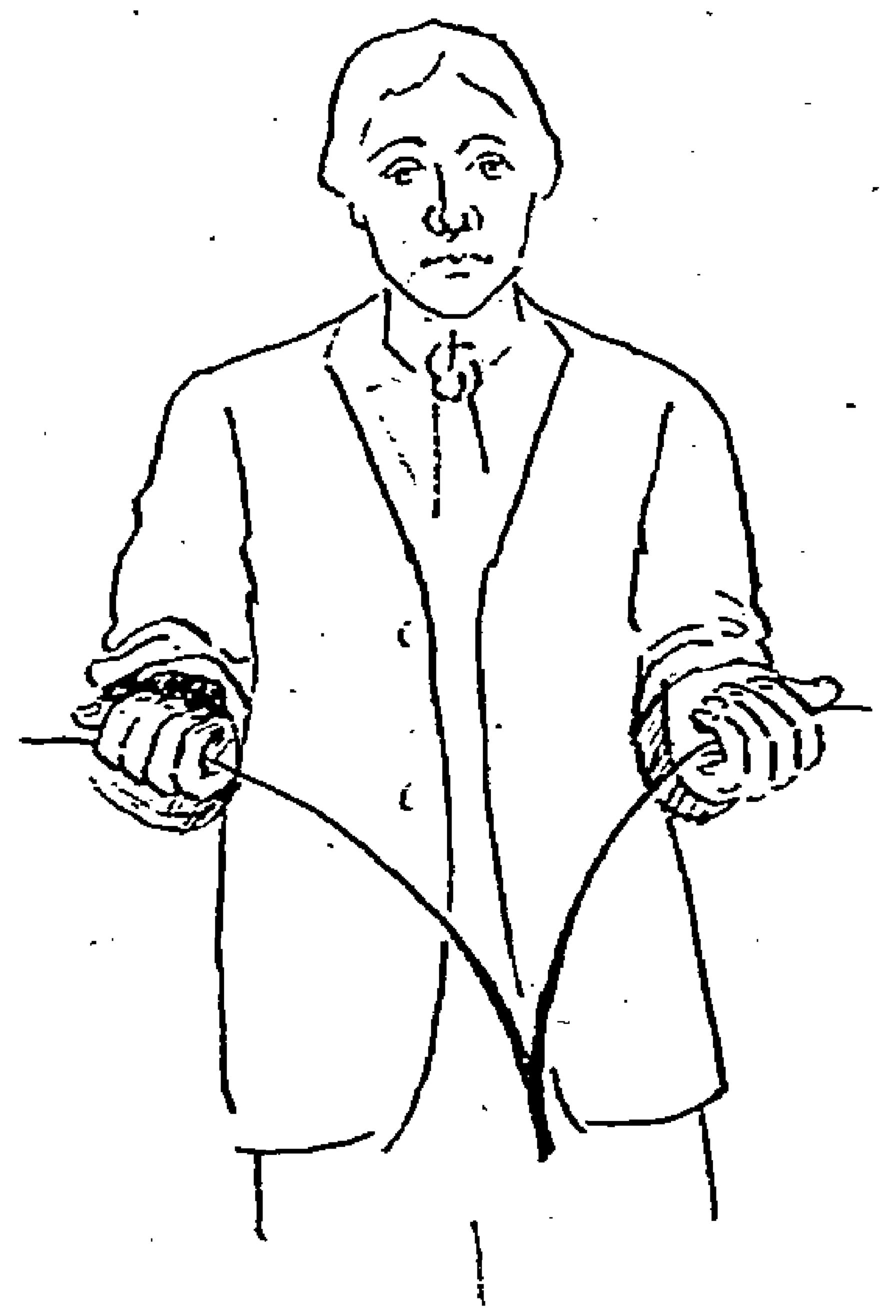


Fig. 1. — *La baguette est maintenue entre la paume de la main et les doigts repliés, les coudes au corps.*

Il faut bien savoir que, contrairement à ce que disaient les anciens sourciers, la baguette n'est *presque* rien, l'homme est à peu près tout.

N'étant pas encore absolument fixé sur l'essence même du phénomène, nous nous bornerons à dire que les forces qui entrent en jeu paraissent considérables et une expérience grossière, mais très simple, peut le montrer. Si l'on pince très fortement, soit avec l'extrémité des doigts, soit à pleine main, l'extrémité libre d'une des portions de la baguette qui sort de la main d'un sourcier et qu'on suive celui-ci au cours d'une prospection, on constate que, dès que le sourcier entre dans la zone d'influence d'une source ou d'un métal, la baguette exerce sur la main de l'observateur une très forte traction qui va en augmentant à mesure qu'on approche du corps cherché.

Cette traction est telle qu'un homme très fort peut retarder le mouvement de rotation de la baguette, mais non pas l'arrêter entièrement. Si la baguette est flexible, on la voit se tordre sur elle-même et glisser peu à peu dans la main qui la tient, le sourcier, lui, ne faisant aucun effort. Le phénomène peut aller jusqu'à léser l'épiderme de celui qui tâche d'arrêter le mouvement. Si la baguette n'est pas suffisamment flexible, on la voit, après un mouvement de torsion très accentué, se rompre entre la main du sourcier et celle qui veut arrêter son mouvement. Nous avons fait maintes fois l'expérience et toujours avec l'un de ces résultats.

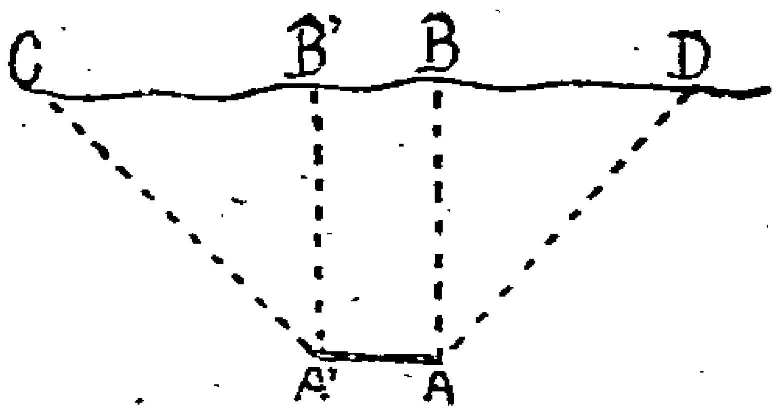


Fig. 2. — *Lignes et zone d'influence d'un ruisseau souterrain* (*coupe*).

On peut donc affirmer dès maintenant que, grâce à un phénomène dont la baguette n'est qu'un instrument indicateur, certaines personnes sont influencées par différents corps enfouis dans le sol.

La baguette n'est pas le seul instrument employé par les sourciers. Le pendule est également en honneur chez eux. Il consiste simplement en une masse métallique ou non, suspendue à un fil ou à une chaînette, de masse faible par rapport à la masse oscillante. Un fil à plomb de charpentier, une montre attachée à sa chaîne constituent d'excellents pendules.

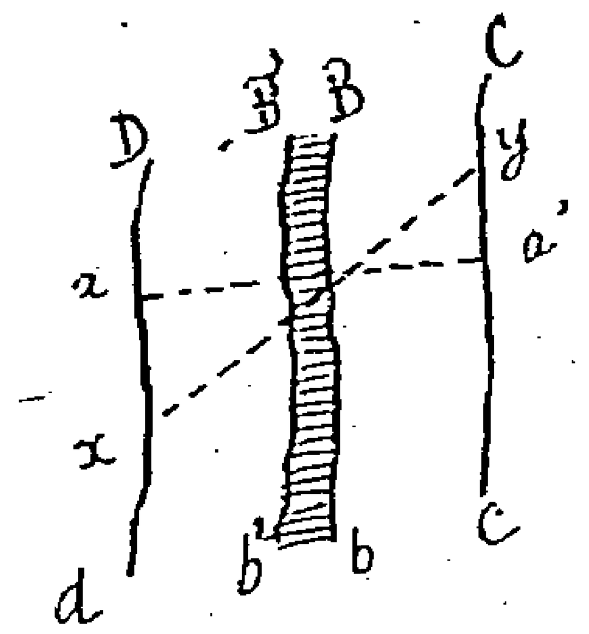


Fig. 3. — *Zone d'influence d'un ruisseau souterrain* (*plan*). Bb' bb', *ruisseau;* Dd *et* Cc, *limites de la zone d'influence;* aa', *ligne égale au double de la profondeur.*

Il suffit de tenir fortement l'extrémité du fil ou de la chaîne entre le pouce et l'index, de préférence de la main droite, et de se promener — lentement pour les débutants — sur le terrain à prospecter. Immobile sur les points neutres, le pendule oscillera fortement en présence des eaux souterraines ou des métaux.

Maintenant que nous connaissons les instruments, examinons la manière dont ils servent et les indications qu'ils peuvent donner.

Tout à coup, la baguette se tord brusquement, d'une façon irrésistible. Le pendule oscille avec force. Nous sommes sur un point de réaction.

Il n'en faut pas conclure pourtant que, s'il s'agit par exemple d'une eau souterraine, cette eau coule verticalement sous nos pieds, et l'on s'exposerait à de fréquents mécomptes si l'on creusait un puits en ce point. Dans la majorité des cas, on ne rencontrerait que le rocher, même à une très grande profondeur.

Et voici pourquoi. Les matières souterraines — le cours d'eau en l'espèce — font sentir leur influence à une certaine distance de leurs bords.

Si l'on représente par la ligne A A' un filet d'eau souterrain et par C B' B D (fig. 2) la surface du sol, on constate que dans les cas ordinaires la rivière souterraine fait sentir son influence dans toute la zone A D B B' C A', c'est-à-dire en section dans deux triangles rectangles A B D et A' B' C dont les deux côtés AB et BD ou AB' et B'C sont égaux. La ligne BD est appelée par abréviation ligne de profondeur.

Donc, si nous sentons une réaction en un point du sol, D par exemple, il faut continuer à marcher devant soi, jusqu'à ce que l'on rencontre un second point de réaction (B) qui est la verticale d'une des rives, puis un troisième (B') qui est la verticale de l'autre rive, puis enfin un quatrième (C) qui marque la fin de la zone d'influence.

On est donc assuré, si l'on a affaire à de l'eau, qu'en creusant entre les points B et B', on trouvera l'eau à une profondeur *au plus égale* à la ligne CB. Nous disons à dessein *au plus égale*. La ligne CB n'est, en effet, exactement égale à la profondeur, que si elle est perpendiculaire à l'axe général du cours d'eau souterrain.

Pour s'en assurer, il faut alors se placer successivement aux points B et B' et de là suivre à la baguette et dessiner sur le sol les deux rives B' *b'* et B *b* (fig. 3) du cours d'eau, et ensuite parcourir le sol suivant la ligne *aa'* perpendiculaire à la direction générale de l'eau. Toute autre ligne, telle que *xy*, oblique par rapport à cette direction, serait trop longue.

Mais, direz-vous, comment reconnaître si l'on a affaire à de l'eau ou à toute autre substance ? C'est ici que l'auteur s'embarrasse et ne peut répondre, car c'est là la partie mystérieuse du procédé, celle que les sourciers ne dévoilent pas volontiers.

J'ai bien reçu les confidences de quelques-uns d'entre eux et non des moindres, mais on comprendra facile-

ment que je n'en puisse abuser. Tout ce que je puis dire, c'est que deux au moins d'entre eux emploient des procédés très simples et très logiques et qui rentrent absolument dans les méthodes générales des sciences physiques.

Un jour, j'espère, lorsque les sourciers dont il s'agit auront réussi assez de prospections pour n'être plus discutés, je serai par eux délié du secret professionnel, j'en ai la promesse. Nous pourrons alors pénétrer plus avant dans les arcanes de la *sourcellerie*. Nous souhaitons que ce soit bientôt.

ARMAND VIRÉ.

(Extrait de *La Nature*).

Pourquoi cache-t-on

l'une des Apparitions de Lourdes ?

Le 9 février 1913, la *Croix des Hautes-Pyrénées* publia un article nécrologique sur le P. Cros, jésuite récemment décédé. Le voici :

« Le livre du P. Cros, *N.-D. de Lourdes, récits et mystères*, renfermait surtout une nouveauté qui fit quelque bruit lors de la publication de son livre.

« Au lieu des 18 apparitions de la Sainte Vierge qu'avait enregistrées Henri Lasserre, le P. Cros en comptait 19, en introduisant dans la série une apparition intercalaire à la date du 3 mars, au lendemain du jour où la Vierge avait dit à Bernadette : « *Vous irez dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle et d'y venir en procession.* »

« Malgré que le P. Cros eût apporté « plusieurs témoignages sérieux », l'Apparition du 3 mars 1858 fut contestée et elle est encore fort controversée.

« Nous avons même un récent historien, qui l'adoptait, mais nous croyons savoir qu'on a modifié son opinion, et qu'il a fait dans son livre une retouche pour la supprimer ».

A l'approche des fêtes de Lourdes et à l'époque des nombreux pélerinages qui vont s'y rendre de toutes parts, l'*Echo du Merveilleux* doit à son titre de soulever plusieurs questions.

Tout d'abord, n'est-il pas étrange de signaler un fait... pour le mettre ensuite presque aussitôt sous le boisseau sans même en donner une connaissance quelconque ?

Pourquoi donc cette suppression imposée par *on* au *récent historien*, qui n'est autre que l'abbé Carrère, un curé-doyen du diocèse de Tarbes, né en 1846, devant avoir raison comme jadis le P. Cros dans sa manière de voir et d'agir ?

L'apparition — ainsi escamotée — serait-elle donc gênante ? Mais alors, en quoi ? et pour qui ?

Car Mgr Billière, l'évêque de Tarbes au temps du P. Cros, avait exprimé le vœu que l'ouvrage où figurait la susdite apparition parût le plus tôt possible.

De plus, le receveur des contributions indirectes à Lourdes même en 1858, M. Estrade, qui publia chez Mame, en 1899, ses *Souvenirs intimes d'un témoin*, sur les instances réitérées du cardinal Langenieux, ancien évêque de Tarbes lui aussi, a consigné au bas de la page 130 de son livre *les Apparitions de Lourdes*, la note suivante; après avoir dit que la Dame ne parut pas au *matin* du mercredi 3 mars, de l'aveu même de Bernadette :

« Plusieurs témoignages sérieux sembleraient cependant établir le fait d'une apparition, non à l'heure habituelle, mais à une seconde visite de Bernadette à la Grotte ».

Dans ce cas, pourquoi la taire et par suite la supprimer ? Pourquoi l'éteignoir, puisqu'on avoue qu'elle a eu lieu ? Et du moment où il y a eu 19 apparitions au lieu de 18, pourquoi, ce silence qui équivaut à un... mensonge ?

Observons d'ailleurs, en terminant nos remarques, qu'il était assez naturel que, la Très Sainte Vierge ayant fait promettre à sa voyante de venir *15 jours de suite* à la Grotte, et que, le 3 mars étant l'avant-dernier de la *quinzaine* requise pour lui complaire, Elle ait daigné lui apparaître, peut-être même l'entretenir, à sa seconde visite de ce même jour.

A quand la vérité entière et coûte que coûte à cet égard, Monseigneur l'évêque de Tarbes et de Lourdes?

QUÆRENS II.

Réflexions sur un procès

Au sujet de notre dernier Fait du jour : « Réflexions sur un procès », nous recevons de Mlle Barklay la lettre suivante :

Monsieur le Directeur de l'*Echo du Merveilleux*,
à Paris.

Monsieur le Directeur,

Avec nos adversaires, l'*Echo* semble nous imputer à crime le procès dont la 9e chambre dira le dénouement. Il faudrait ne pas oublier que ce n'est pas nous les artisans de ce procès que les spirites semblent déplorer.

Vous même jugeriez bien naïf celui qui en l'occurrence

ne chercherait pas à réunir en son jeu tout les atouts ; aissez-nous du moins le droit d'user de ce que nous jugeons utile pour notre défense.

Vous l'avez dit : on saura si nous avons dépassé notre droit de critique.

Quant à moi je n'attends rien de la gloire et dédaigne la gloriole qui s'attache au nom que les gazettes renden familier aux quatre coins de l'horizon.

Mais j'ai foi en une immanente justice, aussi j'attends avec confiance le verdict de l'avenir qui rendra à chacun sa part.

Si je ne suis plus là pour en savourer la douceur, je souhaite qu'à ce moment, l'*Echo* se souvienne qu'aujourd'hui sous les coups qui me sont portés, en se multipliant c'est sans amertume que je vous prie, Monsieur, d'accueillir cette réponse et de croire à mes sentiments les meilleurs.

B. BARKLAY.

Les livres dont on parle

I. WELLS. — LE MONDE LIBÉRÉ.

II. CH. NICOULLAUD. — NOSTRADAMUS ; SES PROPHÉTIES

III. Dr CH. GUILBERT. — L'ILLUSION DU MERVEILLEUX

Plusieurs ouvrages importants au point de vue du « Merveilleux » ont paru ces temps derniers et cela, en dépit des vacances, nous oblige à ouvrir cette rubrique de « commencement d'année ». Ce sont : *Le Monde Libéré*, par le prestigieux romancier anglais Wells ; *Nostradamus, ses prophéties*, par M. Nicoullaud et *L'Illusion du Merveilleux*, par le Dr Ch. Guibert. Ces trois livres, à des titres divers, sont de nature à provoquer en nous de profitables méditations.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne connaisse un ou plusieurs des livres de Wells, aussi passionnants que l'étaient autrefois pour nous, quand nous étions enfants, ceux de Jules Verne. Mais Wells écrit pour les grandes personnes. Son imagination ne s'exerce pas seulement dans le domaine des aventures merveilleuses, elle se teinte aussi de philosophie, de morale, de sociologie et de science. Usant du même procédé que Jules Verne, il cherche à devancer l'ingéniosité des hommes dans le domaine de l'invention et il crée toutes sortes de machines qui pourront exister dans les temps futurs mais qui, pour le moment, sont encore considérées comme irréalisables. Nous avons vu dans un de nos derniers numéros comment un savant authentique, Ch. Nordmann, parlait sérieusement de l'*astro-car*, capable de nous transporter dans la lune, et l'on est amené à penser que les machines inventées par Wells ne sont peut-être pas si chimériques qu'on le croit. Jules Verne a bien imaginé le sous-marin et le dirigeable avant que ceux-ci ne devinssent des réalités. On peut dire que ce qui tourmente Wells, c'est le passé ou le futur, et que seul, le présent l'indiffère. Que se passa-t-il dans les premiers temps du monde ? — c'est aussi un sujet qui vient de tenter M. Edmond Haraucourt, dans *Dâah, le premier homme* — ce qui se passera dans plusieurs siècles, qu'y a-t-il sous l'écorce de la terre, quel est le mystère des planètes perdues dans l'infini, tout cela devait tenter son imagination inquiète et tourmentée. Joignez à cela que Wells n'est pas seulement un narrateur imaginatif, mais que c'est un véritable écrivain de talent, décrivant les paysages ou les individus ou les phénomènes sociaux avec la précision et l'observation d'un artiste et d'un psychologue et qu'il abordé un point de vue inexploré par Jules Verne, le côté *social*, et vous aurez l'explication de la vogue de ses ouvrages. Il a aussi une certaine conception des choses... anglo-saxonne qui donne, pour nous, Français, un piquant particulier à ses livres. On y trouve notamment l'humour d'un Dickens.

A dire vrai, toutes les conceptions pré ou post historiques de Wells ne me charment pas également. Quelques-unes sont « faiblardes », car dès que la vraisemblance n'est pas pas serrée de près, l'intérêt se relâche et disparaît. *Une histoire des temps à venir*, par exemple, ne correspond pas du tout à ce que l'on peut *logiquement* s'imaginer de l'évolution des époques futures. Par contre, il est telle nouvelle détachée qui est un petit chef-d'œuvre d'imagination et d'humour.

Le Monde libéré (The World set free) ayant pour sous-titre : *Histoire de l'Humanité* vient de paraître dans l'*English Review* et avant qu'il n'ait été traduit en français par l'habile H. D. Davray, M. Robert d'Humières nous en a donné une analyse et un commentaire élégants.

On se rappelle que notre collaborateur R. Faral, dans son article intitulé *La future Révolution scientifique*, avait mis en relief, d'après l'enquête de M. Richard Arapu, l'une des grandes préoccupations de la pensée scientifique moderne, savoir : *La libération de l'énergie intra-atomique*. Or, dans le présent livre de Wells, la réalisation de cette découverte devient comme le *deus ex machina* de l'action.

Voici le thème du livre : Un certain Holsten, inventeur génial, héros ultra moderne au vêtement taché par

les acides, aux doigts brûlés par le maniement des corps radioactifs, a découvert le moyen de capter et de libérer en un instant la formidable énergie incluse dans l'atome, si bien que les peuples vont avoir à leur disposition des explosifs capables de détruire d'un seul coup une ville entière ; la terreur d'un pareil fléau est par contre susceptible d'amener chez les hommes la fin des ères de cruauté, de guerre et de destruction mutuelle. Nous allons dans une première partie assister au premier choc des nations liguées les unes contre les autres, puis nous verrons la sagesse triompher et l'entente commune amener une réaction et un âge d'or. C'est Barnet, l'historien, qui sera le Tacite de cette émouvante évolution. Wells trouve dans ce thème la satisfaction de son instinct de pacifisme qui se manifeste dans diverses de ses œuvres comme *La Guerre dans les airs* ou *Au temps de la comète*.

Donc la guerre éclate entre les puissances de l'Europe centrale confédérées contre l'union des peuples slaves, alliés à l'Angleterre et à la France, situation d'une grande opportunité à notre époque actuelle de pangermanisme se heurtant au panslavisme. Chaque armée est munie des derniers... ou plus exactement des *futurs* derniers perfectionnements de la science militaire. Elles possèdent notamment la fameuse bombe atomique qui jetée du haut des airs par quelque aéroplane, pulvérise une ville entière et creuse dans la terre un vaste trou. En quelques heures, des escadrilles d'aviateurs ont réduit à néant Londres, Paris et Berlin. L'un des adversaires a conçu l'audacieux projet de livrer à la mer tous les Pays-Bas où campe l'armée ennemie. Pour cela, il suffira à quelques aéroplanes protégés par une escadre de détruire les digues du Zuyderzée. La mer pourra alors librement se ruer à travers la riche Zélande, ravie jusqu'alors à son expansion. L'opération réussit. Tout est dévastation et ruine. Barnet se sauve à gran'dpeine et échappe aux effets du raz de marée.

Mais alors une réaction se produit. Un personnage curieux, un Français : Leblanc, ex-ambassadeur de France aux Etats-Unis. est l'âme des idées nouvelles. Leblanc, petit homme en lunettes, patient et méthodique, rêve de faire cesser les massacres et les destructions au moyen d'une conférence à laquelle adhèreront tout ce qui reste des peuples et qui élaborera un nouveau statut international. Mais il y a un homme qui ne voit pas cette conférence d'un bon œil, c'est un certain tsar des Balkans qui, avec l'aide de son ministre Pestovitch, voudrait maintenir l'ancien état de choses. La conférence se tient sur le plateau de Brissago, près du lac Majeur ; de là chaque jour partent, rayonnants sur le monde, des messages hertziens. Il s'agit en somme de faire un trust général de la propriété sur la terre et de constituer un unique Etat qui ne se préoccupera que d'assurer le bonheur des hommes. Le tsar des Balkans possède quelques bombes atomiques et il projette de les lancer sur la prairie de Brissago pour faire disparaître à tout jamais ces rêveurs gênants. Mais Leblanc dispose d'une police agissante qui découvre les fils du complot et met hors d'état de nuire celui qu'on pourrait appeler le *dernier des barbares*, « le dernier roi de la légende, le plus grand et le plus romantique des Césars ». Dans une autre partie qui s'appelle « La nouvelle phase », Wells met en scène la Race elle-même, la Race unique qui, peu à peu prend conscience d'elle-même et s'élève à la conception sereine du bonheur.

La conférence composée de 150 membres devient une ruche bourdonnante où s'élaborent les suprêmes réformes et où le vieil Univers se renouvelle, passé au creuset des grandes idées. Il serait trop long de nous étendre sur cette partie de l'ouvrage qui, cependant, fourmille d'idées intéressantes et qui demanderait un commentaire spécial. Mais nous sortirions peut-être du cadre du « Merveilleux » qui nous assigne des limites.

⁂

Les *Centuries* de Nostradamus sont un sujet familier pour nos lecteurs. On obtiendrait un volume entier rien qu'avec les articles qui lui ont été consacrés dans l'*Echo du Merveilleux*. Les travaux de M. Elisée du Vignois notamment ont été souvent commentés ici. Le docte médecin et astronome de Salon a eu le privilège d'éveiller de l'intérêt, même chez les plus sceptiques. Son œuvre est, il est vrai, la plus troublante qui soit, au sujet des prédictions qui y sont contenues.

M. Charles Nicoullaud, dans son ouvrage récent, a tenté un nouveau commentaire des Centuries et la plupart des journaux quotidiens ont consacré une étude à cet intéressant ouvrage. M. Lenôtre qu'un problème historique comme celui-ci ne pouvait laisser indifférent lui a réservé une de ces captivantes chroniques qu'il écrit dans les colonnes du *Temps*, sous cette rubrique : « La petite histoire ».

Voici le commencement de cette chronique :

« On le lit peu ; mais c'est un nom. Depuis l'an 1555, date où furent imprimées pour la première fois ses prophéties, on compte de ce singulier ouvrage près de cent éditions — sans parler du nombre infini d'extraits, d'almanachs, de traductions, de commentaires et d'explications qu'il a engendrés et qui ont été eux-mêmes réimprimés bien des fois.

« Il est donc surprenant que ce livre ne soit pas plus

connu ; les gens sont rares à notre éqoque qui ont lu les *Centuries* du prophète provençal dans le texte original. Ce texte, il est vrai, est un peu rebutant, on verra pourquoi tout à l'heure, et c'est dommage, car on y rencontre, parmi un fatras déconcertant, des traits étrangement lumineux. L'homme qui, en 1555, du fond de sa sombre maison de Salon, bourg situé à mi-chemin d'Avignon à Marseille, écrivait qu'en 1792 (la date est en toutes lettres) sévirait une terrible révolution — qu'un grand de la terre,trop bon et trop faible, serait mis publiquement à mort, à l'âge de trente-cinq à quarante ans (Louis XVI avait trente-huit ans passés à l'époque de son exécution), — que suivraient de grands malheurs, — qu'il n'y aurait plus ni moines ni novices,— que les princes et les nobles seraient en prison, — que le fils du roi, maltraité par son gardien, s'évaderait de son cachot et verrait plus tard sa personnalité contestée — qu'enfin surgirait, du rang de simple soldat, un guerrier vaillant qui parviendrait à l'empire, gouvernerait pendant quatorze ans, divorcerait, emprisonnerait le pape, reviendrait de l'île d'Elbe sans tirer un coup de feu et périrait aux antipodes... l'homme qui écrivait cela, deux cent cinquante ans avant les événements, était évidemment doué d'un sens politique prodigieusement avisé ou d'un pouvoir divinatoire incontestable. »

Après cette courageuse déclaration de principe qui a sa valeur dans la bouche d'un homme aussi autorisé que lui, M. Lenôtre cherche à l'atténuer en épiloguant sur l'obscurité du texte de Nostradamus. Et il fait une étude d'un ancien commentateur de Nostradamus, un certain Guiraud, « écuyer, ci-devant gouverneur des pages de la chambre du roi », qui publiait son ouvrage en 1698. Chose curieuse, ce Guiraud qui écrivait avant la Révolution et ne pouvait connaître les graves événements qui en seraient la conséquence, explique d'une façon très judicieuse et très claire le quatrain où l'on voit prédite l'exécution de Louis XVI :

Le juste, à tort, à mort on viendra mettre
Publiquement et du milieu estaint ;
Si grande peste en ce lieu viendra naitre
Que les jugeants de fuir seront contraints.

Or, voici le commentaire de Guiraud :

« Dans la suite des temps, on fera mourir injustement par la main du bourreau quelque personne de considération et d'un mérite distingué ; — *du milieu estaint* signifie qu'au milieu de sa vie, c'est-à-dire à l'âge d'environ trente-cinq ou quarante ans, on lui coupera la tête ; qu'ensuite, par une juste punition de Dieu, il arrivera que la peste, — la terreur, surviendra avec une telle violence que tout le parlement ou autres juges qui l'auront condamné seront obligés de s'enfuir... »

Evidemment, on a abusé de Nostradamus et on a voulu lui faire dire des choses auxquelles, sans doute, il ne songeait nullement. C'est ainsi que M. Nicoullaud croit avoir trouvé dans les Centuries l'annonce de *Rabagas*, de Victorien Sardou, et c'est là, je le crains, la pierre d'achoppement de tous ceux qui voudront tout expliquer du texte souvent confus des « Centuries ».

⁂

Voici un ouvrage d'un tout autre genre que les précédents. Il a pour titre *L'Illusion du Merveilleux* et a pour auteur le *Dr Ch. Guibert*, élève de l'école de Nancy et du professeur Bernheim.

Il se divise en quatre parties : « 1° La psycho-physiologie de l'imagination ; 2° l'idée religieuse, le mysticisme et les miracles ; 3° la sorcellerie ; 4° le spiritisme ».

Les tendances du livre sont aisées à concevoir d'après son titre et d'après l'école à laquelle appartient l'auteur. Selon celui-ci, tous les phénomènes divers qu'il range dans les quatre catégories ci-dessus spécifiées s'expliquent par une seule cause : *la suggestion*. Comme le dit excellemment M. Boirac, la suggestion est la « tarte à la crème » de ces messieurs de l'école de Nancy.

Cette doctrine dite de l'idéo-dynanisme se résume dans la formule suivante : « Toute idée élaborée ou acceptée par le cerveau est en réalité une suggestion. Toute suggestion tend, quand elle le peut, à se réaliser ; toute idée tend à devenir acte, c'est-à-dire mouvement, sensation, image, acte organique. » — « L'idéo-dynamisme, ajoute le professeur Bernheim qui a écrit la préface du livre, n'explique pas cependant tous ces phénomènes, tels que l'extériorisation de la pensée, la lévitation, la télépathie, la matérialisation des esprits. Il y a des erreurs d'observation, il y a aussi des fraudes. Ces fraudes, commises avec l'adresse des prestidigitateurs, peuvent être de mauvaise foi. Mais elles ne le sont pas toujours. Les sujets suggestionnés peuvent être naïvement et ingénument simulateurs. Les phénomènes dits hypnotiques, l'anesthésie suggérée, les actes complexes réalisés par l'obéissance passive, les hallucinations négatives, etc... tout en étant incontestablement réels et volontaires, se comportent souvent comme des phénomènes simulés. Mais cette quasi-simulation forcée, indépendante de la volonté du sujet qui en est la première dupe, est créée par l'autosuggestion. »

Au moyen de cette mirifique théorie, les phénomènes spiritoïdes, les dessins médiumniques, les tables

tournantes, la baguette divinatoire, le magnétisme, les sciences occultes, tout cela se trouve expliqué. Et plus que tout, selon ces singuliers savants, l'idée religieuse porte à leur maximum la crédivité et la suggestibilité, d'où il faut conclure que tous les miracles catholiques sont le fruit de la suggestion.

Le mysticisme d'une sainte Thérèse, la stigmatisation de certains mystiques s'expliquent à l'aide de la même tarte à la crème. Au moins, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour comprendre cette théorie et elle donne des idées toutes faites à une quantité d'Aliborons de notre époque.

Mais laissons cette explication par trop simpliste dont M. Boirac a depuis longtemps déjà démontré l'inanité dans sa « Psychologie Inconnue ».

Je croirais volontiers que le Dr Guilbert touche de plus près, par certains points, la vérité, lorsque dans l'étude qu'il consacre aux sorcières, il attribue la singulière puissance de celles-ci à leur connaissance particulière de l'action des plantes. Il fait remarquer que parmi les herbes du diable, on retrouve toujours : la jusquiame, le datura, l'aconit, la belladone, la mandragore et sans doute le pavot noir, et l'on sait que ces plantes agissent fortement sur le système nerveux.

Le Dr Guilbert est également dans le vrai quand il constate l'action curative de la suggestion sur certains esprits et l'ouvrage que nous commentions récemment dans l'*Echo du Merveilleux*, *Le Traité de Psychothérapie*, du Dr Burlureaux en était l'application pratique.

Mais la suggestion n'explique pas tout ; elle n'explique même que fort peu des phénomènes qui nous intéressent. Il est incompréhensible que des savants s'attachent d'une façon obstinée à l'une seule des causes, entre beaucoup d'autres, qui donnent la clé de certains phénomènes psychiques.

J. Vaneuse.

Les Echos du Merveilleux

Les trous de Paris et les prévisions de Sœur Catherine Emmerich

Une de nos lectrices nous adresse la très intéressante communication suivante :

« Je trouve dans Sœur Catherine Emmerich une sorte de prédiction, ou plutôt une vue anticipée du Paris d'aujourd'hui, qui me semble absolument remarquable. Ce doit être vers 1793 que Sœur C. Emmerich vit ce que je vais reproduire : « Dans un endroit, il me semblait qu'on « minait en-dessous une grande ville où le mal était à son « comble. Il y avait plusieurs diables occupés à ce tra- « vail. Ils étaient déjà très avancés et je croyais qu'avec « tant et de si pesants édifices, elle allait bientôt s'effon- « drer. J'ai souvent eu, *à propos de Paris*, l'impression « qu'il devait être ainsi englouti. Je vois *tant de cavernes « au-dessous*, mais qui ne ressemblent pas aux grottes « souterraines de Rome. » Rapprochez cela de l'effondrement du 15 juin et vous penserez peut-être que ces quelques mots sur le sort réservé à Paris sont saisissants de vérité et d'actualité. »

Nous remercions notre correspondante de ce rapprochement qui, de toute évidence, est singulièrement troublant.

Victor Hugo, spirite

Le spiritisme, dit M. Claudius Grillet dans le *Correspondant*, avait toujours intéressé Victor Hugo ; pendant les longues soirées de Marrine-Terrace, il eut tout le temps de faire parler la Bouche d'Ombre. « Les tables, écrivait-il à Mme de Girardin, nous disent des choses surprenantes. Elles ont confirmé tout un système cosmogonique trouvé par moi il y a plus de vingt ans. Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil, et nous pensons à vous, à qui nous devons cette fenêtre ouverte. » C'était Mme de Girardin, en effet, qui lui avait appris à faire tourner les tables. Il existe de nombreux procès-verbaux de ces séances, rédigés par Adèle Hugo et annotés par le poète. Les tables firent parler Léopoldine, la fille qu'il avait perdue, et, tout frémissant de cet émoi, il écrivit le sixième livre des *Contemplations*. Elles firent parler Eschyle, Shakespeare, Molière, Luther, Biron, Walter Scott, Chénier, sans compter la colombe de l'arche, l'ânesse de Balaam et le lion d'Androclès. Ces conversations eurent pour résultat des cauchemars qui poursuivaient le poète jusque dans l'état de veille ; il faisait, dit le Dr Cabanès, du délire *onirique*. A ces hôtes illustres, s'ajouta bientôt un fantôme anonyme, la dame blanche de l'île, qui troubla la paix du ménage. Mme Victor Hugo se fâcha et l'on cessa d'interroger les tables. Mais toute l'œuvre du poète resta dès lors marquée de ce commerce avec l'au-delà ; son panthéisme n'a pas d'autre origine. « Je suis le premier, disait-il, qui ait parlé non seulement de l'âme des animaux, mais encore de l'âme des choses. » Il croyait aux existences successives et c'est le plus sérieusement du monde qu'il déclara un jour : « Je suis le têtard d'un archange. »

(*Les Débats*).

The levitated Railway

« Le train en lévitation », telle est le nom d'une invention nouvelle mise en essai à Londres et qui est l'œuvre d'un ingénieur français, M. Bachelet.

Il s'agit d'un train qui circulerait à la vitesse de 500 kilomètres à l'heure, au-dessus d'une voie métallique, *mais*

sans contact avec elle, comme s'il était suspendu en l'air par lévitation. N'est-ce pas là une conception étonnante d'audace.

Toutefois il n'y a là rien de surnaturel paraît-il, et l'inventeur a seulement fait état : 1° de l'action répulsive qu'exerce sur des pièces métalliques un électro-aimant parcouru par un courant alternatif ; 2° de l'attraction des solénoïdes.

La voie qui est constituée par une série d'électro-aimants à axe vertical, porte de distance en distance des bobines de fil de cuivre formant autant de ponts ou de tunnels. Dès lors, obéissant à la répulsion de la voie, le train se soulève et d'autre part attiré par l'aspiration nécessaire de solénoïdes, il s'élance jusqu'à l'arrivée à destination. Les wagons sont en métal d'aluminium. Un modèle réduit de cette nouvelle voie ferrée a été construit à Londres et a fonctionné à la perfection.

Wel's lui-même n'avait pas prévu cela.

La future Impératrice d'Autriche

On sait que la nouvelle archiduchesse héritière d'Autriche, archiduchesse Zita, née princesse de Bourbon-Parme, possède à la fois des origines françaises et italiennes.

Elle est née et a longtemps vécu aux *Pianore*, près de Camaiore, dans la région de Lucques, sur les premiers contreforts des Alpes Apuanes. Le jour de son mariage, elle fit célébrer des messes, à Lucques, sur l'autel de sainte Zita, sa patronne, dont les reliques reposent dans la vieille église de San Frediano.

Sainte Zita, servante de Lucques, est la patronne de la ville et aussi celle de toutes les servantes. Par elle, de son vivant, l'eau que les pauvres gens puisaient au puits se transformait en vin.

N'est-il pas touchant de voir une future impératrice d'Autriche se placer sous la protection d'une sainte qui n'avait été qu'une humble servante ?

Le Merveilleux amusant pour se distraire en vacances

La Nature nous indique les deux moyens suivants de charmer nos loisirs de vacances. Nous les donnons pour ce qu'ils valent :

1° *La lévitation d'une boîte d'allumettes* (Effet du tour).

Une boîte d'allumettes empruntée et non préparée est placée dans la main tenue horizontalement. Vous inspirant des fakirs de l'Inde, faites avec l'autre main des passes magnétiques au-dessus de cette boîte. Lorsque la boîte est suffisamment imprégnée de fluide, elle semble obéir à votre attraction pour, contrairement aux lois de la pesanteur, se redresser en ne prenant comme appui que l'une des arêtes de la boîte, jusqu'à ce qu'elle arrive à la position verticale. Pendant le cours de cette lévitation, la main peut être passée au-dessus, autour et dessous de l'autre main pour prouver l'absence de tout tirage ou complicité de fil ou cheveu. Cette expérience se fait, du reste, parmi les spectateurs qui peuvent prendre la boîte, lorsqu'elle est complètement redressée, pour constater qu'elle n'est aucunement adhérente à la main.

Explication. — Pour cette expérience, n'employez que les boîtes en bois d'allumettes suédoises (avec ou sans leur contenu). Entr'ouvrez cette boîte pour montrer qu'il n'y a aucune préparation à l'intérieur. Placez-la dans la main légèrement ployée, la partie ouverte du tiroir à la base des doigts. Refermez le tiroir en appuyant la boîte sur la main et en pinçant légèrement la partie charnue formant bourrelet à la base des doigts, entre le fond du tiroir et le bord du couvercle à glissière. Pendant que vous pratiquez les passes attractives, ouvrez progressivement et pour ainsi dire invisiblement la main ; la peau se tend et entraîne la boîte dans un mouvement ascensionnel. Lorsque la boîte est verticale, raidissez les doigts le plus possible pour dégager la peau pincée par le couvercle. A ce moment, la boîte peut être prise et examinée sans qu'on puisse soupçonner le moyen employé.

2° *L'illusion des phénomènes occultes*

Un spectacle bien amusant, dont le truc déjà vieux est toujours à renouveler, reproduit l'illusion des phénomènes occultes, meubles ou objets flottant dans le vide, transportés d'une façon invisible, etc. La figure 4 en montre la réalisation. Étoffe noire formant fond, une autre sur le plancher, encadrement (blanc de préférence) très éclairé grâce à deux lampes placées de chaque côté, constituent les éléments du théâtre. Les lampes ont pour but d'éblouir les spectateurs qui ne peuvent ainsi rien percevoir dans la baie obscure, sauf les objets très clairs : ceux-ci sont mis en mouvement par un compère tout de noir mat vêtu, ganté et chaussé de même, et la face voilée d'une cagoule percée de trous. Par exemple, il faut un certain dévouement pour tenir ce rôle, peu rafraîchissant en été !...Donc ce compère, obéissant au « magicien » qui se tient toujours devant le théâtre bien en lumière, exécute les mouvements et autres trucs, en prenant soin de ne jamais s'avancer trop près de l'ouverture. Il pourra ainsi soulever des tables, des chaises, faire rendre des sons à une guitare, frapper des coups sur un tambourin flottant dans le vide, remplir un verre à l'aide d'une bouteille enveloppée de drap noir, etc., etc. Le tour le plus attrayant est l'escamotage du magicien lui-même. Celui-ci s'empare d'une étoffe blanche, assez grande pour le cacher complètement, l'élève devant lui *en l'agitant* et ainsi masqué continue à parler quelques instants ; puis l'étoffe tombe à terre et notre homme a disparu ! Il réapparaît par la progression inverse. Tout ceci est aussi simple que le reste. L'agitation de l'étoffe a pour but de permettre au compère de substituer ses mains à celles du magicien qui, libéré, s'éclipse derrière le rideau noir (fendu au milieu). Pour la réapparition, le compère relève le drap blanc et pendant qu'il l'agite, le magicien rentre en scène derrière lui, s'empare à son tour de l'étoffe et se montre à nouveau.

Ces quelques distractions ne demandent qu'un peu d'es-

sais et d'idées, pour corser la mise en scène. Les acteurs et machinistes s'amuseront autant, au cours des préparatifs et des répétitions, que les spectateurs qu'ils charmeront ensuite.

SYBIL.

L'Art de Trouver son Etoile par le Subconscient (1)

L'auteur de ce livre original prétend prouver scientifiquement en se basant sur les principes de l'économie politique, sur ceux de M. Bergson et de la Pensée-Nouvelle américaine, que chacun de nous possède son étoile. Cette étoile, purement psychique d'ailleurs, sert de trait d'union entre la force-pensée humaine et le Cosmos ou Pensée Universelle; fausse étoile ou étoile vraie, suivant qu'on se trouve dans le bon ou dans le mauvais chemin.

Le cerveau de l'homme que l'on considérait, il y a peu de temps encore, comme un générateur isolé de pensée, est, au contraire, un récepteur, un accumulateur et un transformateur du fluide cosmique, il est donc en contact permanent avec la source vibratoire, cause des causes, c'est-à-dire Dieu lui-même.

Ce sont les cerveaux des grands penseurs qui ont recueilli les lois cosmiques et qui nous ont transmis le capital moral que possède l'humanité sous forme de lois cosmiques formulées. C'est ainsi que la loi de la gravitation universelle a été découverte et formulée par Newton, mais elle existait avant que Newton ne l'ait découverte. C'est ainsi que les lois de l'offre et de la demande et de la division du travail existaient avant qu'Adam Smith ne les ait découvertes et formulées. C'est ainsi qu'une foule de lois cosmiques ont été peu à peu captées par nos ancêtres petits ou grands, et nous ont été transmises en formules écrites ou parlées, ou mathématiques, ou par celles de la ligne, de la couleur, du son, de l'art en un mot. Mais il existe un bien plus grand nombre d'idées précises bien qu'informulées et flottantes.

L'auteur affirme que le plus ignorant peut capter les lois providentielles par le subconscient et s'en servir pour atteindre l'indépendance pécuniaire et il nous rappelle — ce qui est ma foi vrai — que ce ne sont pas les plus intelligents ou les plus instruits qui font fortune, mais ceux qui appliquent instinctivement les lois économiques non formulées ou formulées sans qu'ils en aient connaissance.

L'hypothèse est curieuse, évidemment, on peut la croire, mais elle ne peut être acceptée comme scientifique, ainsi que le voudrait M. Perraud, et en dépit de tout le mal qu'il s'est donné pour élucider par des figures géométriques des idées philosophiques.

La géométrie ne peut servir de preuve de l'abstrait, c'est le contraire qui est vrai. Marcel Prévost ne dit-il pas, dans l'*Art d'Apprendre* : « Un esprit discipliné à la philosophie entre comme chez lui dans la géométrie. Sachez que les raisonnements philosophiques sont infiniment plus subtils, plus compliqués, plus difficiles, en un mot, que les raisonnements mathémathiques : point de meilleur entraînement que ceux-ci pour arriver à comprendre ceux-là ».

J'aurais d'autres critiques à faire à M. Perraud, mais je les laisse « informulées », car son livre a des qualités de méthode et de clarté qui le distinguent parmi la masse d'ouvrages de métapsychique dons nous sommes débordés depuis quelques années.

Il est, en somme, une bonne adaptation à l'Art de faire fortune de la fameuse formule de M. Bergson : « Du mécanique plaqué sur du vivant ». Peu d'intelligence, mais beaucoup d'intuition que l'auteur nous apprend à développer.

(1) Voir aux annonces.

Memento bibliographique

Butavand (F). — L'harmonie tourbillonnaire de l'atome (les spectres et les éléments), in-8° (Gauthier-Villars.......... 2 »

Heulhard (Arthur). — La Sainte Famille. Barabbas et les siens dans les mythes grecs (Psyché. Apollonius) et dans les écritures juives (Talmud, Apparition du vaurien de l'étranger) avec l'explication de la pseudo légende du Juif errant, in-8° (A. Heulhard).......... 10 »

Reynès-Monlaur. — La vision de Bernadette, préf. du cardinal de Cabrières, in-18 (B. Grasset).......... 3 50

Nicoullaud (Charles). — Nostradamus, ses prophéties, in-16 (Perrin).......... 3 50

Mortillet (Paul de). — Origine du Culte des morts ; les sépultures préhistoriques, in-8° (Gamber).......... 4 »

G. de Tromelin. — Au sujet de la réalités des races d'esprits qui peuplent le monde invisible, in-8° (Drubay).......... 1 »

Icvaracharya Brahmachari. — Magnétisme hindou, in-16 (Durville).......... 1 50

D. Starke. — Le Spiritisme (Nilsson)..........

Abbé Gaffre. — La Loi d'amour. Les restaurations sociales. La femme, in-12 (Tralin).......... 3 50

Jules-Pacheu. — Jaçopone de Todi, Frère mineur, Franciscain (1230-1306), auteur présumé du *Stabat Mater*, in-8° (Tralin).......... 4 50

Bref exposé de la philosophie cosmique (F. Drubay)

G. de Tromelin. — Réalité et variété des races d'Esprits qui peuplent le monde invisible (F. Drubay)..........

A. Laurent du Faget. — Ma chère morte. Mes relations avec l'au-delà (Figuière)..........,

Paris. — Impr. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.